

EN DIRECT... de Vienne

deuxième conférence des Nations Unies sur l'application de la science et de la technique au service du développement, (août 1979)

Le programme d'action sur la science et la technique au service du développement, défini à Vienne en août 1979, il y a déjà plusieurs mois continue à se négocier au sein des diverses instances décisionnelles des Nations-Unies, en particulier à l'Assemblée Générale et au Conseil économique et social, où certaines de ses recommandations, dans l'ordre institutionnel, concernant le rôle du Comité intergouvernemental pour la science et la technique, provoquent des interactions d'équilibre et de déséquilibre.

Il est vrai aussi que le dégagement d'un fonds spécial nouveau, le fonds pour la science et la technique au service du développement, par le truchement du Pnud (Programme des Nations-Unies pour le développement), sollicite à la fois la capacité de financement des plus puissants pays de l'échiquier international, inquiets de la crise de l'énergie, et la capacité de négociation, pour leur propre développement et à leur propre profit, des pays du Tiers-Monde. Devant ces interrogations posées, on a pu avancer l'analyse que la Conférence de Vienne avait marqué une reprise du dialogue entre le Nord et le Sud, pour la définition d'un nouvel ordre mondial. En l'occurrence, celui-ci naît de la nécessité d'achever l'organisation de ce sur quoi l'on a commencé à se mettre d'accord : que la science et la technique, lorsqu'elles sont assumées par les sociétés qui les utilisent ou les manipulent, constituent des facteurs fondamentaux du développement.

QUE S'EST-IL PASSE A VIENNE ?

Si ces négociations qui perdurent sont le fruit d'une histoire, il est nécessaire d'en connaître les prémises, c'est-à-dire ce qui se passait à Vienne, où, entre le 13 et le 31 août 1979, près de 5 000 personnes s'étaient rassemblées, pour participer à cinq événements concomitants :

- **un symposium de chercheurs et scientifiques**, organisé du 13 au 17 août, en prélude, par le Comité pour la science et la technique du Conseil économique et social des Nations-Unies, sur les questions de la science, de la technique et du développement ;

- **un forum des organisations non gouvernementales**, du 19 au 28 août, qui reprenait en parallèle à la Conférence et au Symposium, les idées agitées à ce sujet, dans un contexte non-gouvernemental, para-officiel et parfois contestataire. Le forum a été l'occasion d'une vaste confrontation intellectuelle sur les questions du développement, où plusieurs groupes organisés, notamment d'inspiration religieuse, ont tenté de faire entendre leur voix de façon cohérente ;

- **un forum « alternatif »**, organisé au village des écologistes par des institutions en rupture avec les O.n.g. « officielles », dirigé en fait par la branche internationale (américaine) des Amis de la Terre, où étaient surtout présents et actifs des des Allemands et des anglo-saxons ;

seuls deux groupes francophones étaient parties à ce forum : l'Association Quart-Monde et l'Institut pour les énergies renouvelables. Les organisations du Tiers-Monde, peu présentes au forum des O.n.g., sauf celles de l'Inde et du Nigéria, ont ignoré le forum « alternatif » ;

- **une exposition des techniques au service du développement**, de caractère très nettement commercial. L'objet de cette exposition était de montrer le potentiel d'exportation des pays du Nord vers ceux du Sud. Quelques organismes y préconisaient l'utilisation de « technologies douces ». Il est à relever que la plupart de ces « technologies douces » étaient d'ailleurs utilisées au village des écologistes, en bricolage. Ce qui montre, au demeurant, que les écologistes ne se sont pas comportés à Vienne comme des éléments marginalisés. Deux institutions seulement exposaient des types de relations conformes au nouvel ordre économique international : le G.r.e.t. (1) et l'E.n.d.a. Il est à souligner que l'une et l'autre sont francophones ;

- **l'inauguration de « Uno-City »**, vaste ensemble administratif et résidentiel mis par le gouvernement autrichien à la disposition des institutions des Nations-Unies, afin que Vienne devienne le « troisième pôle » (après New York et Genève) du système des Nations-Unies.

(1) G.r.e.t. : Groupe de recherche et d'échanges technologiques.

L'EXPRESSION D'UN ENJEU POLITIQUE

La Conférence s'est déroulée dans une atmosphère de tension politique assez sensible, dont on trouvera l'argument décisif dans sa clôture le 1er septembre à 6h00 du matin, après une nuit entière d'escarmouches diplomatiques pour l'avalisation du document final. De ce climat, le point essentiel est à porter au crédit du groupe des « 77 » qui s'est exprimé tout au long de la Conférence avec une cohésion remarquable, derrière ses porte-paroles, tunisiens et brésiliens. Il est vrai que, parallèlement aux négociations, les « 77 » se réunissaient entre eux en permanence et avaient tenu huit jours avant le début des travaux un séminaire de « mise au point » à Bucarest. Il est vrai aussi que, hormis le Venezuela, les pays « producteurs » ont été remarquablement discrets et qu'à plusieurs reprises le groupe des pays « les plus pauvres » a manifesté quelques réticences à suivre les positions des leaders des « 77 ».

Les diplomates du Tiers-Monde ont remarquablement maîtrisé le sujet de la Conférence et sa procédure, mesurant corrélativement quels étaient les points « non négociables » pour les autres pays. Ce comportement leur a permis d'aboutir à des conclusions permettant, sur le long terme, d'envisager un rééquilibrage de l'initiative scientifique et technique entre le Nord et le Sud.

UNE PROBLEMATIQUE DES TRANSFERTS DE TECHNOLOGIE

Au niveau politique le plus élevé, — celui de la confrontation internationale — Vienne a été le lieu de l'instrumentation d'un langage, de l'organisation d'une réflexion, d'une prise de conscience neuve, à savoir que ni la science ni la technique ne se dissocient de leur insertion culturelle et que la corrélation entre technologie et culture module l'approche du développement et de sa réalité.

La technologie n'est pas un élément subsidiaire. On peut intégrer

un élément technique dans le cadre d'une civilisation où la technique est médiation : la voiture, le téléphone, la radio reçoivent une nouvelle interprétation dans toutes les sociétés qui les accueillent, mais les pièces technologiques maîtresses extérieures à une société donnée ne se laissent pas facilement intégrer sans entraîner des modifications majeures. Ces modifications peuvent relever du cadre social : des conflits peuvent naître entre couches ou classes sociales du fait de l'introduction de tel type de techniques au lieu de tel autre.

Il serait vain d'imaginer un ordre mondial nouveau si l'on y ignorait l'incidence qu'est susceptible d'y provoquer l'intervention de technologies nouvelles, solaires, nucléaires, informatiques, énergétiques, médicales et autres, comme il serait erroné d'oublier le rôle qu'aujourd'hui assument des instruments techniques dominants, comme le transistor, la télévision, le satellite, l'automobile, l'aéronautique, la pétrochimie, etc... L'usage du moteur, de l'électricité, des ondes hertziennes, des oscillations électroniques, des matériaux semi-conducteurs ou des antibiotiques, implique une conscience générale de leur mode de création, de fonctionnement et d'entretien.

Cependant, si la science et la technique sont les produits d'une civili-

sation qui se veut — ou se voulait — rationnelle — ou tout au moins rationalisée ou rationalisable — elles ne s'en trouvent pas moins affrontées à l'interrogation de l'irrational.

En Occident, d'ailleurs, société prométhéenne où le feu a été dérobé aux puissances telluriques et où celles-ci ont voué Prométhée aux gémonies, la tradition culturelle n'est pas nécessairement placide ni univoque à l'égard de la science et de la technique. Les grands mythes promettent bien la mort, la damnation ou le péché originel à celui qui vend son âme au diable pour jouir sans frein des biens matériels. Faust collectif, la civilisation occidentale, désormais, en a pris conscience.

La réalité concrète du défi qui accable le monde d'aujourd'hui, c'est celle chiffrée, comptable, palpable du développement, celle du nivellement de l'écart de vie entre les pays à technologie avancée, qui disposent des instruments de la science et de la technique et ceux qui se trouvent en quête d'essor technologique. A Vienne, la réalité de ce défi a été mesurée. Il reste aujourd'hui à transcrire en actions concrètes le programme général adopté par la communauté internationale.

Jean Charpantier

*Directeur du Bureau régional
pour l'Europe de l'Aupelf*

...de Yougoslavie

Institut pour les pays en voie de développement, Zagreb

la littérature africaine.

Le texte de Biserka Cvjetičanin « La littérature africaine » fait partie du sixième tome de *L'Histoire de la littérature mondiale* (1). Avec la permission de la maison d'édition

(1) Biserka Cvjetičanin : *Africka književnost* (la littérature africaine) Institut pour les pays en voie de développement. Editions Liber-Mladost, Zagreb 1976.

« Mladost », l'Institut pour les pays en voie de développement a rendu possible la parution de ce texte comme tirage à part, c'est-à-dire en forme d'un livre autonome.

Les histoires de la littérature africaine ou des littératures africaines particulières sont encore rares.

Pourtant, il est certain que les aspects historiques et du développement sont les plus convenables pour la compréhension et l'étude de cette littérature ; l'insuffisance des travaux historiques dans ce domaine témoigne des grandes difficultés qui apparaissent quand on tâche de réaliser une interprétation historique des littératures du continent africain. C'est pourquoi les auteurs, dans la plupart des cas, se limitent à l'analyse de la littérature d'une ou deux expressions linguistiques et plutôt à une comparaison qu'à un fondement historique de la création littéraire.

Le texte dont nous parlerons ici est la première histoire de la littérature africaine qui paraisse en Yougoslavie, ainsi que la première de la plume d'un auteur yougoslave. Au fond, c'est également le cas de beaucoup d'autres prétendues « petites » littératures qui apparaissent pour la première fois justement dans cette **Histoire de la littérature mondiale** en neuf tomes ; pourtant, la différence entre ces littératures et la littérature africaine est essentielle. Nous ne devons pas oublier qu'il s'agit de la création littéraire de presque tout un continent (2), et c'est pourquoi il faut faire des reproches aux rédacteurs responsables de cette **Histoire de la littérature mondiale** d'avoir laissé trop peu de place à la littérature d'un continent entier.

L'auteur divise la littérature africaine en six chapitres : La littérature orale ; La littérature en langues africaines ; La Négritude et au mouvement de la personnalité africaine, parce qu'ils ont substantiellement influencé le développement de la littérature africaine et des cultures en général. C'est justement l'analyse de ces mouvements qui nous permet de nous rendre compte des caractéristiques essentielles des littératures africaines écrites sur le sol de l'Afrique ainsi que dans les régions où la population africaine était dispersée au temps de l'esclavage.

création littéraire, l'auteur a établi avant tout une division entre la littérature orale et la littérature écrite, et, dans le cadre des littératures écrites, la division est faite selon les langues (3). Nous pouvons dire que cette division — eu égard à l'état et au développement des littératures africaines — est la plus efficace et permet une vision et une analyse intégrales. Il faut dire que l'Afrique ne connaît ni les littératures nationales complètement formées, ni l'institution de la langue nationale (bien que les exceptions existent, comme le swahili par exemple). C'est pourquoi la signification que l'on donne dans ce texte aux traditions littéraires écrites dans les langues africaines (yorouba, hausa, swahili, sotho, xhosa, zulu, etc.) est extrêmement importante pour le changement de l'image générale de la littérature de ce continent, bien que la littérature écrite en langues africaines soit pour le moment moins développée que celle en langues européennes.

L'auteur consacre assez d'attention au mouvement de la Négritude, à l'indigénisme et au negrismo, ainsi qu'à la Négritude et au mouvement de la personnalité africaine, parce qu'ils ont substantiellement influencé le développement de la littérature africaine et des cultures en général. C'est justement l'analyse de ces mouvements qui nous permet de nous rendre compte des caractéristiques essentielles des littératures africaines écrites sur le sol de l'Afrique ainsi que dans les régions où la population africaine était dispersée au temps de l'esclavage.

Cette approche tâche d'embrasser la littérature africaine comme un tout, elle tâche de pénétrer jusqu'aux racines des aspirations et du développement de la littérature africaine écrite. C'est par là qu'elle rend possible l'établissement d'une perspective historique de cette littérature. Pourtant, il semble que justement à l'égard de la perspective historique on n'ait pas consacré assez d'attention aux littératures orales. C'est probablement le résultat du fait que la littérature orale de l'Afrique Noire est, en général, insuffisamment étudiée et recherchée. Les raisons en sont nombreuses : les barrières linguistiques (on estime que le nombre des langues en Afrique

dépasse un millier), ensuite la transcription difficile et inadéquate des sources orales (qui était faite, pour la plupart, par des anthropologues pour leurs propres buts), etc... Pourtant, il est exact que la littérature orale n'est pas seulement traditionnelle, mais qu'elle est aussi une littérature vivante et contemporaine du continent africain. Donc, pour le continent où la communication orale domine encore, il faudrait particulièrement mettre en relief l'importance de son développement et de sa durée. L'analyse de la littérature orale dans le texte « La littérature africaine » initie à grands traits le lecteur à la compréhension du rôle et de l'importance de la littérature orale pour la création écrite contemporaine.

Il faut souligner le fait que l'auteur informe très correctement de tous les éléments importants du développement et de l'histoire des littératures africaines, sans négliger l'importance d'un contexte social plus large. C'est justement cette qualité du texte qui montre qu'il est impossible de parler de nombreuses littératures — et de la littérature africaine sans aucun doute — si l'on ne tient pas compte de tous les autres éléments de la culture et des moyens production, et aussi que les œuvres de ces littératures ne peuvent nous être compréhensibles si nous les considérons seulement en tant qu'un rejeton des influences ouest-européennes dans d'autres parties du monde. Dans ce même tome, nous pouvons justement faire ce reproche au texte de Norman Jeffares : « D'autres littératures de l'expression anglaise ».

Nous pouvons conclure en constatant que cette **Littérature africaine** est une contribution de valeur à la recherche de la littérature africaine ainsi que des cultures africaines en général. Au commencement nous avons souligné que c'est le premier travail dans ce domaine paru en Yougoslavie. Nous pouvons ajouter maintenant qu'il faut espérer que les possibilités de connaissance et de recherche des littératures africaines deviendront plus grandes et que la traduction des œuvres de la littérature africaine rendra possible un contact constant avec cette littérature.

Nada Svob-Dokic

(2) L'aire de cette littérature recouvre l'Afrique au Sud du Sahara.

(3) La plupart des historiens de la littérature africaine acceptent cette division, mais ils se limitent, le plus souvent, à une ou à deux expressions linguistiques.

...d'Algérie

L'année de l'enfant au 13^e Séminaire sur la pensée islamique à Tamanrasset

(30 août - 8 septembre 1979)

Réunir plusieurs centaines de professeurs, de journalistes et d'étudiants en plein Hoggar n'est pas chose facile. Le Ministère algérien des Affaires Religieuses, qui depuis treize ans, s'est fait la main dans l'organisation des Séminaires sur la Pensée Islamique, est venu à bout de cette tâche avec brio. De toute évidence, il s'agit là d'une manifestation qui permet à la République d'Algérie de s'affirmer sur le plan philosophique et religieux au sein du monde arabe, et celle-ci ne recule donc devant aucun sacrifice pour en assurer la réussite. Les pays de l'Est, la Chine, la Malaisie, l'Indonésie se sont fait entendre à Tamanrasset, sans parler bien entendu des nations arabes plus proches. Seule l'Afrique Noire ne me semble pas avoir été représentée comme elle l'aurait mérité : serait-ce en raison d'un Islam considéré comme peu orthodoxe ? Géographiquement elle était pourtant à portée de main.

La partie centrale du programme était constituée par une sorte de bilan de la civilisation et de la pensée islamiques à la veille du 15^e siècle de l'Hégire ; mais la partie la plus abondante en contributions de toutes sortes tournait autour de l'enfant. Nous ne pouvons les relever toutes ici : Rabah Turki Amamra (Alger) a comparé les droits de l'enfant en Islam et dans l'éducation occidentale moderne ; Yvonne Turin (Lyon) a traité de la politique de l'enfant ; Edward Shorter (Toronto) a dressé un tableau de l'évolution récente de la vie familiale ; Eva de Vitray Meyerovitch (Paris-Le Caire) a montré la place de l'enseignement dans la tradition islamique ; Jacques Champion (Grenoble) a abordé les problèmes d'ordre linguistique — oh combien délicats ! — que soulève la scolarisation ; Mohamed El Moubarek (Amman) a lié la situation juridique et morale de la famille

à la protection de l'enfant face aux dangers de la délinquance ; Nawal Saadaoui (Addis-Abeba) a évoqué les problèmes matériels et psychologiques de l'enfance dans le monde musulman ; J. Baljon (Leyden) a analysé la situation des enfants musulmans en Hollande, etc.

Plutôt que de résumer d'interminables débats, je voudrais livrer ici quelques impressions plus personnelles. La gentillesse et le sens de l'hospitalité de nos amis algériens ne parviennent pas à effacer un sentiment d'étrangeté dès que, non spécialiste, on pénètre dans ce monde de l'Islam dont les réactions et les modes de penser ne sont décidément pas les nôtres. Sans doute, ces Séminaires annuels sont-ils dominés par une tendance que nous pourrions qualifier, par analogie, d'« intégriste », en notant cependant qu'il s'agit d'un intégrisme tolérant et ouvert qui accorde un droit de parole à des personnalités dont on sait par avance qu'elles n'abonderont pas dans le même sens. La controverse fut parfois âpre. Tout ne peut cependant pas se dire comme le montre le décalage entre les propos émis en public et ceux entendus en privé.

La référence constante à une Révélation et à une Tradition intangibles donne évidemment à ceux qui en sont les dépositaires et les tenants une singulière assurance. Elle permet les affirmations les plus dures et les plus pures, servies encore par cette langue arabe qui par certains de ses aspects est si favorable au martèlement de la pensée. Elle favorise une démarche essentiellement déductive et normative, en soi parfaitement légitime, mais qui n'est pas sans dangers. A force de vouloir déduire du Livre saint la **réalité telle qu'elle devrait être**, on risque de ne plus voir la **réalité telle qu'elle est**, qui, qu'on le veuille ou

non, a sa dynamique propre et résiste parfois aux principes les plus sacrés. La pensée théologique n'est donc pas suffisamment compensée par une pensée de type sociologique, car la sociologie elle-même finit par être annexée par la théologie dans la mesure où on lui assigne pour finalité l'esquisse d'une **société idéale** telle que la voit l'Islam et telle que les nations musulmanes sont invitées à la réaliser.

L'impression de force qui se dégage de l'affirmation haute et claire de principes intouchables et immuables s'accompagne ainsi régulièrement d'une impression de faiblesse que donne une pensée qui souvent se trouve en porte-à-faux vis-à-vis de la réalité. Beaucoup d'exposés, me semble-t-il, et beaucoup de réactions traduisent une position non seulement crispée, mais véritablement complexée, en tout cas moins assurée que le contenu du discours ne le laisserait entendre.

Cela dit, les conceptions musulmanes telles qu'elles apparaissent au travers d'une méditation attentive des dits du Prophète, que ce soit en matière de droit, de morale, d'éducation ou d'hygiène, étonneront toujours à nouveau par leur équilibre et leur réalisme. Elles prennent l'homme tel qu'il est. Elles se situent à mi-chemin entre un spiritualisme désincarné et un matérialisme insignifiant. Elles acquiescent à ce qui est humain, à tout l'humain. Elles acceptent que l'esprit soit prompt et que la chair soit faible. Elles offrent à l'un et à l'autre de quoi se satisfaire, tout en posant des limites, au demeurant fort larges, destinées à préserver l'individu autant que la société de tout dérèglement qui aurait pour effet de les déstabiliser. C'est ainsi une sorte d'humanisme de la voie moyenne, méfiant aussi bien à l'égard des croyances populaires que des envolées mystiques, mais profondément confiant en la bonté de l'homme et de l'enfant jusque dans les passions qui les animent, qui ressort de la plupart des exposés de doctrine. Il existe une **païdologie** (1) et une philosophie musulmanes de l'éducation, et elles mériteraient d'être mieux connues. Telle est la leçon que j'ai retenue.

Le prochain Séminaire aura lieu à Alger même au début du mois de juillet 1980.

Pierre Erny

*Université des Sciences Humaines
de Strasbourg.*

(1) *Païdologie* : étude des enfants.